

LES JUGES

ELIE WIESEL

LES JUGES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Elirion Associates Inc., 1999

ISBN 978-2-02-118445-7

© FÉVRIER 1999, ÉDITIONS DU SEUIL, POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En ce temps-là, les Juges eux-mêmes
ont été jugés.

Le Midrash

Si le Juge était juste, peut-être le criminel
ne serait-il pas coupable.

Dostoïevski

Dehors, les loups, s'il y en avait, devaient jubiler : ils régnaient sur un monde en perdition. Razziel les devinait courant en meute, anticipant le bonheur de tomber sur une proie ensommeillée, et cela lui rappelait vaguement le paysage angoissant de son adolescence. Étaient-ils les seuls à lui sembler familiers ? ses uniques repères ? N'y avait-il aucun visage auquel il aurait pu attacher son regard pour se rassurer ? Si, il y avait celui d'un vieux sage, sage et fou, fou d'amour et d'audace, assoiffé de vie et de connaissance, le visage ravagé de Paritus. Lorsque Razziel évoquait son propre passé, Paritus émergeait toujours dans ses souvenirs.

La tempête, violente, portée par la furie aveugle et aveuglante de mille monstres blessés, jusqu'à quand hurlerait-elle ? On pouvait croire que, impitoyable, elle allait tout arracher, tout emporter vers un pays dominé par la mort blanche, que celle-ci allait étouffer le chalet et le petit village cachés quelque part dans les montagnes entre New York et Boston. Était-ce la fin du monde ? La fin d'une histoire dont Razziel ignorait les origines ? Mourrait-il avant d'avoir revu son grand protecteur, son guide, le messenger de son destin ? Mais non : ce n'était qu'un rêve, un jeu issu de cauchemars enfouis dans la mémoire de Razziel d'où lui-même avait été refoulé depuis des éternités.

Un curieux orateur le tira de sa rêverie. Théâtral, d'une voix rauque, appuyée, il déclama un discours comme s'il se trouvait sur une scène ou devant une assemblée de savants.

– Je salue les dieux qui vous ont guidés vers cette modeste demeure. Soyez les bienvenus. Réchauffez-vous et faites que cette rencontre avec moi ait un sens digne de nous tous, dit l'homme en souriant.

Les cinq rescapés, quatre hommes et une femme, étaient-ils trop épuisés pour s'étonner du ton pompeux sinon solennel de ces propos ? Ils ne réagirent pas. Leur hôte semblait savourer son rôle : sans doute le jouait-il devant tous les voyageurs qui, les nuits de tempête, venaient s'abriter sous son toit.

Ils paraissaient contents, les touristes devenus réfugiés, ils étaient rassurés, de bonne humeur même. Fini, le cauchemar. Dans cette pièce qui ressemblait à une grande cellule monacale aux murs nus d'un blanc immaculé, ils n'avaient aucune raison de se montrer inquiets. Au contraire, ils se sentaient plutôt chanceux : ne venaient-ils pas d'échapper au pire ? Après les interminables minutes d'angoisse précédant l'atterrissage forcé, l'univers avait retrouvé ses contours, son ancre. Dissipée, la crainte. Les éléments ne manqueraient pas de se calmer. Avec le sol ferme sous leurs pieds, ils éprouvaient une sensation de sécurité dans cette pièce éclairée et chaude où leur hôte témoignait de la bonté du cœur humain. De sa grandeur aussi. Il leur souriait, c'était bon signe. Ils avaient eu de la chance de le rencontrer. Désormais tout irait bien. Les autres passagers allaient sûrement les envier lorsque, de retour dans l'avion, ils échangeraient leurs souvenirs. Pour le moment, ils se félicitaient d'avoir pris part à une aventure qui aurait pu mal se terminer. « Ça alors, ça alors », murmura un voyageur trapu et morose : il fouillait dans ses poches à la recherche de documents égarés. Sans doute les avait-il lais-

sés dans l'avion. Razziel comprit son inquiétude : ils vivaient dans un monde où l'être humain pèse moins que quelques morceaux de papier signés par des officiels anonymes et ennuyés. Il faillit lui lancer un mot amical et apaisant : « N'ayez aucune crainte... Les autorités se montrent compréhensives en pareilles circonstances... » – mais y renonça. Il récita une prière silencieuse, rendant grâce au Seigneur d'avoir veillé sur lui. Le troisième, un homme, grand et bien vêtu, feutre et moustache, foulard rouge autour du cou, genre vedette de cinéma, souriait à une femme emmitouflée dans un manteau de fourrure : à peine le danger écarté, il se mettait à flirter. La femme, regrettant d'avoir oublié ses gants, souffla sur ses doigts. Puis Razziel jeta un coup d'œil vers le plus jeune du groupe. Celui-ci semblait indifférent à ce qui leur arrivait : quelque chose le préoccupait, quelque chose qui ne concernait pas ses compagnons. S'il était impatient de repartir, il ne le montrait pas. Ses yeux se posèrent sur leur sauveur : il y avait quelque chose de forcé et de faux dans sa voix. Son sourire déroutait au lieu d'éclairer. Et puis, il y avait la fixité de son regard. Et la rigidité de ses mouvements. L'acteur semblait mijoter quelque plan secret, mais ses invités ne s'en apercevaient pas encore. Comment pouvaient-ils deviner qu'il les avait attendus, eux ou un groupe semblable au leur, pour jouer avec ce qu'ils avaient de plus précieux, de plus personnel : leur puissance d'imagination ?

– Permettez-nous d'abord de vous remercier de votre hospitalité, dit la femme du groupe, une rouquine pleine de vivacité, en lui tendant une main qu'il parut ne pas voir. Vraiment...

– C'est moi qui dois vous dire merci, répondit son bienfaiteur en l'aidant, avec une courtoisie exagérée, à enlever son élégant manteau de fourrure. Si vous saviez comme l'existence peut être morne et monotone ici, surtout l'hiver. Chez

nous, les gens sont déprimés et ne s'occupent que du temps qu'il fait. Ici le monde lui-même ne fait que vieillir. Parfois l'on se sent oublié de l'Histoire et des hommes. Des dieux aussi. Qui sait, ce sont eux peut-être qui vous ont amenés chez moi. Grâce à vous, les choses vont bouger. Que serait la vie sans ses imprévus ? Je vous dois le cadeau que le Créateur a fait à l'homme : sa capacité de surprendre.

Puis il se présenta :

– Je suis le modeste propriétaire de cette maison. Mon nom ne vous dira rien ; d'ailleurs, il importe peu. Des noms, je pourrais en fournir une dizaine. Je vous livre donc ma fonction. Je suis juge. En fait, cette nuit, je serai votre Juge.

Quel sens théâtral, se dit Razziel ignorant encore que le cauchemar commençait. Raffiné, le bonhomme. Et rusé ! Il se donne en spectacle, il cherche à nous faire oublier le danger auquel nous venons d'échapper. Et à meubler notre attente. Ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte que le danger, le vrai, émanait du personnage lui-même. Mais, sur le moment, il semblait exagérément aimable, accueillant, cherchant à susciter une confiance et une reconnaissance que ses visiteurs étaient tout disposés à lui manifester.

– Ayez l'amabilité de bien m'écouter. Cette maison n'est pas le paradis ; elle ne me permet pas de vous offrir des chambres séparées. Plusieurs personnes les occupent déjà : ce sont mes employés. Vous rencontrerez bientôt mon principal assistant. Son nom officiel est... bah, laissons tomber. Comme il n'est pas très grand, il préfère qu'on l'appelle « le Petit ». Et comme il n'est pas très beau, vous pouvez l'appeler « le Tordu ». Ou encore : « le Bossu », parce qu'il est...

– Ça va, nous avons compris, l'interrompt la jeune femme rousse en riant. Il finira par vous intenter un procès pour atteinte à sa dignité.

Le Juge lui lança un regard réprobateur et enchaîna :

- Interrompre un juge peut être un grave délit...
 - ... ou un agréable péché, intervint l'homme élégant.
 - Ah, les péchés, ça me connaît, enchaîna la jeune femme.
- Le Juge ne releva pas sa remarque :

– Cette pièce est chauffée par deux radiateurs électriques que mon assistant peut régler de l'extérieur. Si vous avez trop chaud ou pas assez, vous nous le ferez savoir. Les lavabos et toilettes sont derrière moi, la porte étroite, vous la voyez ? Si quelqu'un doit...

Pas de volontaire. Pourtant Razziel aurait souhaité s'y rendre, mais ce n'était pas urgent.

– Lorsque nous aurons terminé nos préparatifs, un travail intéressant nous attend, reprit le Juge en se frottant les mains comme pour les réchauffer. Vous verrez. J'ai tout préparé. Des stylos, des cahiers... Et même du thé brûlant – ou quelqu'un parmi vous préférerait-il du café ? J'en ai aussi. J'ai tout ce qu'il vous faut. Tant que vous serez chez moi, vous n'aurez pas à vous plaindre. (Un silence.) Après, bah, après c'est une autre histoire.

Il faisait bon dans la pièce, aménagée avec simplicité : des chaises autour d'une table ronde, un sofa. Des dictionnaires sur le sol, dans un coin. L'homme élégant fut le premier à enlever son pardessus et son foulard rouge, ce qui lui valut les félicitations légèrement ironiques du Juge :

– Bravo, monsieur... On voit que vous n'êtes étranger nulle part.

À son tour, le Juge se débarrassa de sa lourde pelisse de berger ou de montagnard. Razziel s'attendait à voir l'homme habillé en sportif (pull-over blanc sur une chemise rouge sang striée de noir qui donnerait un éclat singulier à son visage bronzé). Mais il était vêtu d'un costume gris foncé. Très à la mode. Chemise blanche, cravate bleu marine. Comme s'il venait de quitter un dîner en ville. Il inspirait un

besoin de respect indéfinissable. Tout ce qu'il disait et faisait était calculé. Si Razziel, dérouté par la fixité de son regard inexpressif, avait dû lui attribuer un métier ou une vocation, il aurait choisi croque-mort dans un établissement de première classe, pasteur protestant ou professeur de droit canon.

– ... Installez-vous donc. Tenez, prenez cette chaise. Elle est confortable. Toutes le sont. Et vous, madame, celle-là. En face. Et vous, messieurs, celles qui sont libres. Vous devez être épuisés. Moi, je resterai debout.

Il attendit que les sièges soient occupés pour continuer :

– Tout va bien ?

Oui, tout allait bien.

– Si vous souhaitez changer de place, je ne m'y oppose pas.

Non, personne ne le souhaitait.

– Bon, dans ce cas, commençons. Vous savez qui je suis, enfin, je vous ai révélé ma fonction. À présent, c'est votre tour. Après tout, nous allons passer cette longue nuit ensemble, et peut-être d'autres aussi. Il est naturel que chacun de nous se présente, vous ne croyez pas ?

Si, ils le croyaient. Bizarrement, le Juge avait raison. Les cinq rescapés ne se connaissaient pas. Réunis par le plus grand des hasards, d'abord dans le même avion, puis dans ce lieu, pourquoi n'expliqueraient-ils pas les raisons de leur voyage ? Cinq vies, cinq histoires se rejoignaient dans une étrange convergence. Après tout, l'un ou l'autre des « invités » du Juge aurait pu ne pas être là, chacun aurait pu modifier son emploi du temps ou arriver en retard à l'embarquement.

– Pour commencer, nous nous contenterons d'éléments biographiques essentiels, poursuivit le Juge en se mettant à marcher autour de la table. Nom et prénom, profession, lieu de naissance... état civil, but du voyage... Imaginez que vous

remplissez une fiche d'hôtel. Une demande de passeport ou de visa... Alors ? qui veut répondre le premier ?

Les cinq voyageurs le dévisagèrent d'un air ahuri : était-il sérieux ? Il devina leur pensée et ajouta :

– Disons que c'est un jeu, un jeu de société qui... qui plus tard, si le ciel le veut, pourrait devenir fort intéressant.

Ses interlocuteurs manifestèrent un début d'agacement : où étaient-ils tombés ? Qui était donc cet apprenti meneur d'hommes qui abusait de la situation pour les contraindre à parler de leur vie privée ? Qui l'autorisait à donner des ordres ? La jeune femme rousse fut la première à se ressaisir :

– Ce n'est pas régulier, monsieur. Je veux bien jouer, mais à condition que tout le monde respecte les règles du jeu. Vous aussi. Ne vous attendez pas à une dérogation spéciale. Le fait que vous soyez le propriétaire de ces lieux ne vous donne pas de droits sur nous. Vous souhaitez mieux nous connaître, soit. Mais nous aussi aimerions un peu mieux vous connaître.

– Ne vous ai-je pas dit qui je suis ?

– Vous êtes juge. Bien. Mais où siégez-vous ? Quels dossiers avez-vous à traiter ? De quelle faculté sortez-vous ? Êtes-vous marié ? Père ? De combien d'enfants ?

À son tour, le Juge se montra surpris. Il toussota et prit un ton dont la gravité choqua Razziel et peut-être les autres aussi :

– Votre argument me semble irréfutable, madame. Mettons que je m'appelle Charles Clareman, Peter Pavlikov ou Denis Darwin. Âgé de quarante-six ans ou de soixante-quatre. Divorcé deux fois ou dix fois. Depuis, je suis seul. Quoi d'autre ? Né dans un faubourg pittoresque de San Francisco. Fils de pasteur. Mon père était un saint, ma mère une putain. Nommé à mon poste par une autorité supérieure, je siège dans un tribunal un peu particulier. Je vous dispense de

l'obligation de m'appeler « Votre Honneur ». Monsieur le juge suffira.

S'imaginait-il que ses dernières paroles allaient susciter des exclamations d'amusement chez ses invités ? En vérité, seule la femme en laissa échapper. Razziel n'eut qu'un sursaut. Son voisin au foulard rouge s'esclaffa en se tapant sur les genoux :

– Ah, c'est charmant, c'est magnifique ! Votre Honneur...

Et se levant à moitié :

– Vous n'êtes pas sérieux...

Le Juge fit un geste de ses deux mains, comme pour dire : qui sait ? Il se peut que oui, il se peut que non... Un malaise indéfinissable gagna Razziel. Il pensa à son vieux Maître : lui aussi possédait plusieurs noms et autant d'âges. Si c'était un jeu, il allait se dérouler aux frontières du réel.

– Je vous prie de remplir ces questionnaires, dit le Juge sur un ton plus bas, d'une voix plus posée. Après les formalités, je m'occuperai des boissons chaudes.

– Pourquoi pas tout de suite ? demanda la jeune femme.

– Il faut du temps pour les préparer. Allez, je vous suggère de vous mettre au travail.

– C'est une plaisanterie, s'emporta l'homme au foulard rouge. Souhaitez-vous peut-être examiner nos passeports ?

Le Juge sembla légèrement agacé :

– C'est une bonne idée. Nous verrons ça après.

– Après quoi ?

– Après les formalités.

Immobile, le plus jeune du groupe observait la scène sans intervenir. La femme aux cheveux roux eut un haussement d'épaules résigné : à quoi bon discuter avec cet énergumène ?

Le Juge sortit de sa poche une feuille de papier et dit :

– Si vous le voulez bien, je vous donnerai lecture du docu-

ment rédigé en son temps par « le Bossu ». Il pourrait vous servir d'exemple :

Loué soit le Juge. Loué soit-il par ceux qui le connaissent et ceux qui seront amenés à le connaître. Loué soit-il par les cieux et par les anges qui y habitent. Loué soit-il par les dieux, car ils sont bons.

Moi, je suis jeune ou peut-être vieux, je ne sais plus. Je ne sais même pas si je suis moi, si l'homme qui vous parle est bien moi. Le Juge le sait. Il sait tout, lui.

Depuis le début, le Juge est tout mon univers, et le soleil qui l'illumine. Je pourrais grimper sur tous les arbres de la terre, avaler toutes les gouttes de la rosée, tuer tout ce qui respire pour le voir sourire. N'est-ce pas à lui que je dois de vivre ? Qu'étais-je pour lui ? Une marionnette humaine qui le divertissait ? Un bouffon envoyé par les dieux dans un accès de bonne ou de mauvaise humeur ? Un disciple dont le corps ressemblait à son âme ? J'avais dix ans à peine en arrivant chez lui. J'avais tout perdu dans l'accident. Le Juge est le seul être qui me relie à mon enfance. Mes parents avaient-ils des frères, des sœurs, des cousins ? Ils ne les ont jamais mentionnés. Aussi le Juge devint-il mon père, mon oncle, mon ami et mon ennemi. Parfois je me disais que tous ces « jeux », c'est pour moi qu'il les inventait. Pour mon instruction plus que pour la sienne. Pour m'apprendre ce que c'est que d'être homme.

Malheureusement, j'étais humain mais pas homme.

Le Juge plia la feuille et la remit dans sa poche :

– Avouez que c'est une page d'anthologie ! Voyons lequel d'entre vous peut l'égaliser.

La femme fit la moue :

– Me voilà revenue au lycée... ou aux cours d'instruction religieuse... Ah, mon pauvre professeur de littérature... Je faisais son désespoir... Mes devoirs étaient mauvais quand je ne les copiais pas sur un ami... Puis-je compter sur plus d'indulgence de votre part ?

Le Juge, la main sur le front comme pour mieux se concentrer, la regarda durement. Il faillit la réprimander, changea d'avis et ne dit rien. Bravo, pensa le jeune homme impassible. Bien envoyé. Il était temps que quelqu'un remette à sa place ce grossier personnage avec ses airs supérieurs et qui se prend pour... Pour qui se prend-il ? Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il ait trouvé un adversaire de taille. Les quatre hommes observèrent la jeune femme avec un intérêt croissant. Malgré la fatigue, elle restait parfaitement maîtresse d'elle-même. Reins cambrés, bouche sensuelle, visage un peu masculin, yeux sombres habités par des souvenirs doux et orageux. Nulle trace de fard sur son visage. Une femme qui savait tenir tête : une bagarreuse. Dangereuse quand elle se mettait en colère. L'homme au foulard rouge la trouva intéressante. Jolie, même. D'une beauté solide, intériorisée.

Elle eut un mouvement d'hésitation, lança un « Bah, c'est mieux que de geler dehors », et se mit à écrire tout en gardant la tête haute, rebelle. « Tout le monde m'appelle Claudia. Âge incertain. Pardon : la trentaine. Mariée. Non : divorcée. Pas d'enfant. Profession : attachée de presse d'une compagnie théâtrale. But du voyage ? Cela ne vous regarde pas. »

Son voisin, George Kirsten, l'homme qui semblait avoir égaré ses papiers, écrivit avec application, se mouillant les lèvres avec sa langue. Quarante-deux ans. Né à Düsseldorf en Allemagne. Père de deux enfants qui vivaient avec leur mère,

Marie-Anne, à Manhattan. Profession : archiviste. But du voyage ? George hésita un instant : dire la vérité ? Il choisit un prétexte : préparer, avec des collègues européens, un congrès international sur l'importance du témoignage oral et son ambiguïté.

Bruce Schwarz sortit son stylo en or, prit un air méprisant en jetant rapidement quelques mots sur le papier et se redressa, triomphant : « J'écris parce que ça me plaît. Et pour vous suggérer d'aller au diable. Ma vie m'appartient et n'appartient qu'à moi. Cela vaut également pour mon passé. Né hier, mais assez vieux pour tout savoir de l'existence. Fiancé permanent mais célibataire : je me suis fixé comme but de dévorer la vie à pleines dents. On dit que je suis un play-boy. C'est un métier comme un autre et qui a l'avantage de n'exiger ni emploi ni domicile fixes. But du voyage : retrouver quelques amies. Vous n'avez rien contre, j'espère ! »

Razziel Friedman nota simplement : « Originaire d'Europe centrale. Âge indéterminé. Parents inconnus. Veuf. Métier : directeur d'école talmudique. But du voyage : rencontrer un homme qui dit me connaître mieux que je me connais. D'ailleurs, c'est peut-être le seul être au monde qui puisse le prétendre. »

Mains dans les poches, le plus jeune des voyageurs avait l'air de s'ennuyer. Étranger à ce qui se passait autour de lui, il n'avait pas touché au papier et au stylo placés devant lui.

– Et vous, monsieur le rêveur ? l'interpella le Juge. Vous êtes dans les nuages. Vous n'avez rien à nous dire ?

– Je n'en ai pas envie.

Le ton du Juge se durcit brusquement :

– Il arrive qu'on fasse des choses même si on n'en a pas envie.

– Pas moi.

– Et si je vous disais que vous manquez de solidarité. Et que, dans ce cas, vous n'avez rien à faire ici ?

– Dites-le.

– Et si je vous mettais dehors ?

– Est-ce une menace ?

Le Juge l'examina un long moment, faillit s'emporter, mais se ravisa :

– Chaque chose en son temps.

C'est alors que, pour dissiper la tension, Claudia jugea opportun d'intervenir :

– Faites-le pour nous, ami. Pas pour lui. C'est moi qui vous le demande... gentiment.

Le jeune homme esquissa un sourire :

– Vous ne devriez pas être le porte-parole de quelqu'un qui veut nous imposer sa volonté.

À son tour, George Kirsten se mêla à la discussion. Portant un costume d'hiver effiloché aux manches, il avait la paupière lourde et une voix traînante : tout en lui était pesant.

– Mais il ne s'agit pas de cela, dit-il pour calmer les esprits. Après tout, le Juge n'est pas notre geôlier mais notre bienfaiteur ! Ne mérite-t-il pas notre confiance sinon notre gratitude ?

– Vraiment, dit Claudia, un geste...

– ... qui n'engage à rien, dit Bruce Schwarz. Je ne suis pas moins têtu que vous, mais faites donc comme moi. Ne soyez pas un trouble-fête. Mettez quelques mots sur cette misérable feuille pour qu'on puisse enfin boire le thé qui nous est si gracieusement offert !

– Non.

– C'est absurde, dit George.

– Que voulez-vous donc prouver ? demanda Claudia.